

Françoise Bresch

Canevas Librairie pour Akira Mizubayashi¹

Quelques mots de présentation

Depuis 2006, Akira Misubayashi est professeur au département d'études françaises à l'université Sophia de Tokyo.

Le 1^{er} décembre 2011, il a reçu le Prix du Rayonnement de la Langue et de la Littérature Française de l'Académie Française (J.-B. Pontalis a reçu le même jour le Grand Prix de littérature pour l'ensemble de son œuvre ; et ce même prix fut décerné à Jean Starobinski en 1979).

L'Association des Écrivains de Langue Française lui attribue le Prix Littéraire Asie 2011.

Je pose autour de deux citations d'Akira Mizubayashi ce début de matinée, comme sous un auvent qui peut aussi s'appeler l'avant-toit ou la marquise.

Mais *parler*, [...] n'est-ce pas au fond un acte qui défie la pudeur ? (p. 253²)

La pensée ne court pas aussi vite que les mouvements instantanés de l'humeur. (p. 209, lors de sa rencontre avec Althusser)

Je rappelle la question que vous nous avez posée en acceptant notre invitation : « Je serais curieux de savoir de quelle manière mon livre a pu retenir l'attention de certains psychanalystes qui se trouvent au sein de l'EPSF. »

Je pourrais dire : les lieux articulants ; la manière des « **articulations** ». Ce terme relève autant du corps, que de la voix, du déroulement de la pensée, de la texture de l'apprentissage et même de « l'ineffable plaisir de la phonation ».

Bertrand-François Gérard et moi-même vous proposons ce matin deux lectures différentes de votre ouvrage.

Votre livre ne me laisse pas tranquille.

Après avoir arpenté votre texte sans être arrivé à le contenir, je m'arrête au croisement de quelques **camps de base** :

- l'expérience ;
- l'éventail des rencontres ;

¹ Réunion Librairie de l'EPSF du 18 mars 2012 à Paris pour la présentation du livre d'Akira Mizubayashi, *Une langue venue d'ailleurs*, Paris, coll. L'un et l'autre, Gallimard, 2010..

² Les références des citations sont indiquées au fil du texte.

- l'humour ; l'habitat de la langue.

L'expérience

C'est au contact d'un texte d'Arimasa Mori, philosophe et essayiste japonais (*Notre-Dame du lointain*, 1967) que vous entrez, à dix-huit ans, dans « l'immense continent de l'expérience. » (p. 27-28). Mori y expose sur un mode « vital » les domaines essentiels de l'éthique de l'*expérience*, à ne pas confondre avec une simple accumulation de faits vécus et d'actes accomplis, d'une dimension *sacrificielle* liée à la parole authentique, du continent de l'*expérience* et de la chose.

La langue est un habitat et c'est aussi un lieu. C'est le seul abri de l'homme et c'est aussi un abri sans garantie.

L'éventail des rencontres

Si la langue est un habitat, les rencontres peuvent se situer comme des murs porteurs, cloisons, fenêtres, ouvertures... Elles fonctionnent en place de passeur et établissent la transmission comme un bien commun universel au travers des espaces « clignotants » des vies singulières. Les effets de la fonction de passeur n'étant ni à sens unique, ni sur une ligne droite d'aller-retour, vous êtes passeur pour ceux qui l'ont été pour vous :

Au cours de votre correspondance avec Michel Murat, vous écrivez :

C'est que les langues sont des biens communs, des espaces publics, des lieux non délimités et non délimitables qu'on peut traverser ou pénétrer sans être redevable de quoi que ce soit, à qui que se soit. La langue est une terre généreuse sans propriétaire où se déroule une fabuleuse fête permanente à entrée gratuite. La langue est la chose — et en disant cela j'éprouve déjà le besoin d'ajouter que ce n'est même pas une chose — quelque chose qui relève du communisme absolu, c'est-à-dire quelque chose qui est, par delà la situation babélique du monde le plus universellement partagé et partageable, plus que le ciel qu'on regarde plus que l'air qu'on respire. Quelle aubaine de savoir qu'on n'est pas inévitablement prisonnier de sa langue et sa culture propres.

Ces rencontres sont **irréparables** ; et de ce fait, il n'est heureusement pas possible d'y mettre un ordre.

Du côté de vos parents : leur rencontre scellée de clandestinité.

Du côté de l'illumination :

- Mori

- Jean-jacques Rousseau, qui vous est apparu comme le penseur par excellence de la modernité (p.76)

- Jacques Proust. Sa pratique de la lecture symptomale, sa dimension pédagogique originale qui ne peut que renvoyer à votre père. Quelques mois peut-être après le décès de ce maître, vous est venu un rêve étrange, que vous confiez page 127 de votre livre.

- Jean Starobinski ; *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*³, livre que vous avez acquis en 1972 et lu directement en français dans le texte :

[...] Aussitôt je me sentis concerné par ces lignes qui présentaient l'architectonique essentielle du livre : la *transparence*, comme remède à la séparation des consciences, au divorce de l'être et du paraître. Là je retrouvais de façon inattendue l'approche de l'existence humaine qui m'avait fasciné dans *le premier discours*. Elle m'avait fasciné parce qu'elle semblait constituer une réponse profonde aux maux de langue qui me faisaient souffrir.

Vous présentez votre Mémoire en décembre 1975 : *Étude sur Jean-Jacques Rousseau : de la brisure de la conscience à la jouissance*. Vous rencontrez pour la première fois Jean Starobinski à Genève en septembre 2011.

Du côté des voix :

- En 1968, la radio nationale japonaise diffuse des cours de français ; avec un professeur japonais et deux invités français: Nicolas Bataille, le metteur en scène de *La cantatrice Chauve* et Renée Lagache une française installée à Tokyo depuis un certain nombre d'années. Ceci constitue à la fois un trio, et un récital à deux voix. (p. 20-21)

- Jean Starobinski (entendu et mémorisé comme une voix intérieure).

Du côté des voix, de la musique, du texte :

- Un autre trio : Mozart / Rousseau / Suzanne . « Mozart et Rousseau ont été les deux héros de ma jeunesse et quarante ans plus tard ils le demeurent » (p. 76).

- « l'entre-deux mozartien éclate dans la figure enchanteresse de Suzanne. Suzanne femme des lumières. » (p. 63-66). L'écriture et le souci de Rousseau sont au plus près de la musique de Mozart (L'être et le paraître). Rousseau, en quelque sorte, aurait pu être le librettiste de certains opéras de Mozart.

Du côté de la traduction :

- Votre travail commun avec Maurice Pinguet. Vous parlez de sa voix douce de baryton ; le compliment qu'il vous fait : « [...] que vous parlez le français comme quelqu'un qui le parle depuis l'âge de cinq ans » vous fait prendre conscience d'une pensée clandestine longtemps retenue qui aurait enfin trouvé une issue. (p. 16-17)

- De 1980 à juin 1982, vous êtes lecteur de japonais à l'E.N.S. De la rue d'Ulm. Vous parlez d'une dette de langue suite à votre rencontre avec Althusser. Lui ayant exposé votre approche de Rousseau, « [...] par une petite porte latérale presque inaperçue et hors d'usage : le thème du vol » (p. 210). « Althusser

³ J. Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1976.

prononça alors : “Il y a en effet chez Rousseau une haine viscérale envers tout rapport marchand et l'économie monétaire” [...] Ces *mots* ne me quittèrent plus [...] il a dans mon souvenir une consistance linguistique assez extraordinaire [...] ».

Du côté des critiques littéraires :

- Roland Barthes ;
- Georges Poulet ;
- Jean-Pierre Richard : « Littérature et sensation » ;
- Gérard Genette ;
- Jacques Proust : la lecture symptomale ;
- Jean Starobinski : « [...] Rousseau était mon patient [...] » dit-il au cours des Entretiens avec Jean Macé.

Du côté de l'histoire :

- Le XVIII^e siècle de la conversation et de l'invention de l'écriture musicale du quatuor à cordes ne vous est pas négociable.

L'Humour, l'habitat de la langue, l'italique des maux et des mots

Votre maquette langagière peut se présenter ainsi :

La langue japonaise de constitution verticale ; la langue de naissance.

La langue française de nature horizontale ; le continent de l'expérience ; aussi celui de Mori.

La langue française est la musique. « Le français est ma langue paternelle. Quand je parle cette langue étrangère [...] j'entends [...] les nuances de la voix de mon père. » (p. 161-162).

Ongaku (musique), doit vibrer comme un nom masculin. Et puis la berceuse-larmes avec votre mère, s'est gravée en « caractères indéfectibles » aux moments d'avant-sommeil. Peut-être le français (de nature horizontale), viendrait-il aussi protéger la berceuse maternelle... suffisamment pour ne pas vous distraire, diluer ou menacer votre choix : « Le français est la langue dans laquelle j'ai décidé, un jour de me plonger. J'ai *adhéré* à cette langue et elle m'a adopté [...] c'est une question d'amour. Je l'aime et elle m'aime [...] si j'ose dire. » (p. 17) Il vous a fallu quitter le Japon.

« La langue japonaise ignore le genre, le mot *ongaku* n'est ni féminin ni masculin ». Vous évoquez l'hypothèse (p. 166) « de tout un mécanisme d'évitement de la confrontation dialogique où le *je* et le *tu* s'engagent dans un rapport de permutation constante à travers l'échange de regards. Le *je japonais apparaît* [...] comme une sorte de *joker* qui n'a pas de valeur intrinsèque ».

Si l'on peut distinguer la langue du Japon de la langue japonaise (celle de naissance où se trouve incorporée la berceuse que chantait votre mère), pouvez-vous nous dire quelque chose (depuis ce lieu décalé, de ce hors-place

qui vous « architecture » et qui est votre manière d'être au monde) du labyrinthe de l'humour, du trait d'esprit... comment se construit un mot d'esprit, la circulation ou la fonction de l'humour dans la langue japonaise ? Et dans la langue du Japon ? L'humour fait partie de l'érotique des langues et du langage.

Au cours de ma libre lecture je me suis arrêtée aux mots imprimés en italique : intimité des maux de langue et des mots ?

Ce sont autant de petits cailloux ou de gravier que je n'ai pas tenté de jardiner.

Jean Starobinski commentant l'œuvre du peintre Garrache dit :

Interrogeons notre expérience éveillée la plus continuelle: aucune de nos perceptions n'est séparable d'un fond postural, aucune de nos postures n'est indépendante du sentiment de notre rapport pondéral au sol⁴.

Durant l'été 2011, invité au banquet de Lagrasse, à aborder le thème de l'Universel singulier proposé par Jean-Claude Milner, vous écrivez dans votre correspondance avec Michel Murat :

Avoir osé parler de Fukushima, ou plus exactement de la manière dont Fukushima m'apparaît dans la perspective des Lumières Françaises que je fréquente depuis quarante ans dans mon effort d'appropriation de la langue française : cela s'intitule : « L'île du bonheur entre le français et le japonais » (Fukushima signifie, vous le savez sans doute, île du bonheur). C'était pour moi, d'une certaine manière, l'occasion d'illustrer ce que j'entends par « habiter le français », cette formule de Cioran devenue banale, mais que je fais mienne en la forgeant à ma convenance.

⁴ B. Vouilloux, « La pesanteur et la grâce du geste, Jean Starobinski dans l'espace des peintres », *Littérature* n° 161, Paris, Armand Colin, 2011.